

Comment est née la “Fridamania” qui a submergé le monde de l’art



“Autoportrait aux cheveux défaits”, 1946.

Art La Tate Modern à Londres raconte “la fabrication d’une icône”, l’engouement pour l’œuvre et la vie de Frida Kahlo.

Guy Duplat
Envoyé spécial à Londres

Comme on pouvait s’y attendre l’exposition à la Tate Modern, *Frida: The Making of an Icon*, attire la grande foule. La Fridamania n’a pas diminué même si une petite-nièce de Frida Kahlo a récemment regretté dans le *Times* que “son nom n’appartient plus à notre famille” tant il a été repris, utilisé, jusqu’à faire oublier son œuvre si marquante.

L’exposition à la Tate évite ces excès en adoptant un point de vue neuf: montrer comment l’art et la vie de Frida Kahlo (1907-1954) ont inspiré des générations d’artistes issus de divers médias, mouvements et communautés à travers le monde. La Tate recontextualise ainsi l’œuvre, depuis les débuts confidentiels de l’artiste mexicaine jusqu’au merchandising très offensif.

L’exposition est d’abord monographique sur Frida Kahlo, avec une quarantaine de ses peintures, des dessins et une foule de magnifiques photos d’elle prises par les plus grands photographes, seule ou avec Diego Rivera, celui qu’elle épousa deux fois (!), ou avec André Breton qui disait qu’elle était “une bombe avec un ruban autour”.

On est ému de la revoir, comme vivante, sur un film en couleurs de Nickolas Muray, réalisé en 1941 où elle est chez elle dans la *Casa azul* avec Diego Rivera qui lui témoigne sa tendresse, deux amoureux dans leur jardin à Mexico.

Diego Rivera (1886-1957) commença à peindre dans les années 1915, dans le sillage de l’avant-garde parisienne pour devenir le grand muraliste des révolutions mexicaines. Elle avait rencontré Diego en 1928 quand elle n’avait que 20 ans et lui, 42 ans. Il peignait les fresques du ministère de l’Éducation. Il était éléphantique dans son corps, ses désirs, son art, il était “son crapaud insatiable”.

Un éléphant et une colombe

Puis, ce fut leur mariage, “les noces d’un éléphant et d’une colombe”, disait le père de Frida. Un couple impossible, “il voulait être aimé de tous, elle voulait être aimée de Diego”.

On expose ses robes *tehuana* multicolores, ses bijoux, et même ses corsets et prothèses consécutifs à son terrible accident à 18 ans, fauchée par un bus. Sur un de ces corsets, on voit le marteau et la faucille des communistes et l’enfant qu’elle n’a jamais eu, dans un utérus.

On connaît sa passion pour le révolutionnaire Trotsky arrivé en exil à Mexico en 1937, poursuivi par les sbires de Staline. Trotsky sera assassiné en août 1940, d’un coup de piolet, dans sa maison-bunker par un faux “ami”, en fait agent du Guépéou: Ramon Mercader. Entre Frida et Trotsky, ce furent trois années folles où l’art, l’amour, le sexe et la politique se sont mêlés dans l’atmosphère du Mexique post-révolutionnaire.

Certes, on ne retrouve pas à la Tate ses grands tableaux les plus célèbres, comme son *Portrait à la colonne brisée*, ni sa peinture de 1940 *El sueño* (*La cama*), vendue en novembre dernier chez Sotheby’s à New York pour 54,7 millions de dollars, record absolu pour une œuvre d’un artiste latino-américain et record pour une artiste femme. Signe que l’engouement pour ses œuvres ne faiblit pas.